

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
							✓				

MONTREAL, 15 JUILLET 1899



LA PETITE REVUE



Economie Politique et Sociale
Littérature — Philosophie — Sciences — Arts

RÉDIGÉE EN COLLABORATION

SOMMAIRE DU No 14

PRIX
—
Le Numéro
3 cts

Nos grands hommes peints par eux-mêmes. — Plus de mariages et moins de famille. — Nécrologie. — Le Père Hyacinthe et Loyola. — Fête du 14 juillet. — L'homme nouveau. — Nouvelles Fantaisistes, Etc., Etc.

ABONNEMENT
—
Par Année
75 cts

TOUTE CORRESPONDANCE ayant rapport à la RÉDACTION et à l'ADMINISTRATION doit être adressée à LA PETITE REVUE, Boîte de Poste 2177

ALPH. PELLETIER, Imprimeur-Éditeur, 36, rue St-Laurent, Montréal
Téléphone Bell . Main 2256

LA PETITE REVUE

ECONOMIE POLITIQUE ET SOCIALE, LITTÉRATURE, PHILOSOPHIE,
SCIENCES ET ARTS

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois

Vol. I

MONTRÉAL, 15 JUILLET 1899

N° 14

NOS GRANDS HOMMES PEINTS PAR EUX-MÊMES

CINQUIÈME LETTRE

L'ABBÉ A. NANTEL

ANCIEN SUPÉRIEUR DU SÉMINAIRE DE STE-THÉRÈSE

Monsieur,

Une absence ne m'a point permis de répondre plus tôt à votre lettre.

Le cercle de mes études ordinaires m'éloigne tout à fait des poètes, des romanciers et des historiens. De faire connaissance avec ces messieurs, je ne sens ni le besoin ni l'envie. Je vous avouerai seulement que je lis volontiers, à certaines heures, quelques pages de Brunetière, Ollé-Laprume, Fonsegrive, Ed. Demolins, Taine, (origines de la France contemporaine.)

J'ai l'honneur d'être, monsieur,

Votre très humble serviteur,

A. NANTEL, Ptre.

Le Séminaire de Ste-Thérèse étant en même temps qu'une pépinière de prêtres un collège où l'on dresse des citoyens, peut-être M. l'abbé Nantel aurait-il bien fait de ne pas tant dédaigner les poètes, les romanciers et les historiens. Ces gens-là jouent un rôle actif dans l'éducation des peuples et plaquent sur les sociétés une empreinte profonde, bienfaisante ou néfaste, dont l'importance, dans tous les cas, doit attirer l'attention et la vigilance de ceux qui sont appelés à exercer une action dirigeante sur la masse. M. l'abbé Nantel est de ce nombre, et, à ce titre, il commet une faute en se refusant à connaître ces importants facteurs de la haute civilisation. Il n'a, dit-il, ni le besoin ni l'envie de faire connaissance avec ces messieurs. Soit. Mais à côté du besoin ou du caprice, il y a le devoir, qui impose aussi ses obligations.

Cette réserve faite, la réponse de M. l'abbé Nantel nous montre un homme uniquement absorbé par les choses de son état, et surtout un homme dédaigneux de briller parmi les poseurs. De ce fait, il a droit à nos félicitations, et nous ne les lui marchandons pas, car il fait preuve d'une vertu vraiment peu banale.

SIXIÈME LETTRE

L'ABBÉ S. CORBEIL

PROFESSEUR DE RHÉTORIQUE AU SÉMINAIRE DE STE-THÉRÈSE

Monsieur,

Un professeur de littérature n'est peut-être pas l'homme à qui votre question se pose le plus à propos. Quiconque avoue dans les Lettres des préférences, doit avoir à honneur d'en donner les motifs. Or il n'est pas permis au professeur de Littérature d'être l'homme d'un livre, d'un auteur favori : ce professeur, il me semble, enseignerait mal. *Timeo hominem unius libri*. Le professeur de Lettres dans l'enseignement secondaire doit être le critique que Sainte-Beuve souhaite, qui donne sur tout auteur de solide mérite un jugement inspiré par la " Muse de l'enthousiasme."

Comme mon devoir d'état m'impose l'étude et l'admiration de cinq siècles littéraires : ceux de Périclès et d'Auguste ; celui des Pères de l'Église ; le XVII^e enfin et le XIX^e pour la langue française, vous imaginerez facilement, M. le rédacteur, que mes préférences se sont fondues finalement en un ardent mais commun amour.

Pourtant—je vous entends—vous me pressez encore : " Vous niez d'avoir des préférences marquées ; eh quoi ! n'auriez-vous pas au moins de sourdes complaisances pour certains auteurs ? "

—En vérité, il est des auteurs que je lis par choix, plutôt avec le dessein précis de cultiver mes humbles facultés que par envie de savourer en dilettante d'esthétiques jouissances. Je m'explique : si je veux mieux entendre l'art difficile de créer des plans de discours savamment élaborés, l'art difficile de féconder éloquentement une pensée théologique ou philosophique, je tire de ma bibliothèque le Bossuet des " Oraisons funèbres," le Lacordaire des " Conférences," et j'analyse leurs conceptions oratoires largement inspirées.

Comme je souhaite encore acquérir quelque habileté à narrer des faits et à peindre des spectacles, à ce dessein j'ouvre les PAGES CHOISIES de Chateaubriand, de Lamartine, de V. Hugo et je savoure de cœur et d'imagination les amplifications rayonnantes de ces génies puissamment créateurs.

Enfin si je rencontre le long de l'année des semaines moins avarées de loisirs, je dérobe quelque part un volume de Louis Veuillot et je tâche, en le méditant, en le copiant, en le récitant, je tâche, dis-je, à former mes lèvres à son verbe d'une correction incomparable, et mon âme aux accents de ses passions sacrées pour l'Église et la patrie et de ses indignations généreuses contre les impies illogiques et contre les faquins insolents.

Que n'ai-je plus de loisirs pour ces lectures favorites ! Qu'elles passent vite les heures consumées à entendre " les sons que rendent ces grandes âmes."

Votre dévoué,

SYLVIO CORBEIL,

Professeur de Rhétorique au Séminaire de Ste-Thérèse.

Cette lettre est très belle, et M. de l'abbé Corbeil a parfaitement mis en lumière l'inanité du débat ouvert par *La Patrie* en rappelant l'apophtegme de saint Thomas d'Aquin : " *Timeo hominem unius libri*." Il donne en même temps, avec une visible sincérité, les raisons qui le

poussent à la lecture, et il motive ses choix. Ainsi il a bien soin, en parlant de Bossuet, de préciser et de ne prendre que les Oraisons funèbres. Cette distinction est l'indice d'un esprit judicieux et libre. Bossuet doit surtout à sa qualité de prélat d'être placé au rang des écrivains irréprochables, même par ceux qui ne l'ont pas lu.

En dépit de sa réputation, nous trouvons que Bossuet met parfois trop d'emphase dans son style. Trop souvent, sous la pompe des mots, se cache le mensonge historique et la flatterie courtoisanesque, et la magnificence des draperies, le faste du vêtement, ne parviennent pas toujours à dissimuler l'inconsistance du raisonnement et la pauvreté de la pensée. Il parle des desseins de Dieu sur les individus et sur les empires avec une assurance imperturbable qui passerait pour de l'outrecuidance, avec une audace qui paraîtrait de la témérité aux yeux du lecteur qui n'a d'autre flambeau que la science, d'autre guide que le sens commun. Que penser, en effet, d'une phrase comme celle-ci, quand on ne possède d'autres lumières que celles du bon sens : "Souvent," dit le fougueux prélat, "Dieu pour sauver une seule âme, renverse tout un grand royaume."

Ne dirait-on pas qu'il était le confident intime et le secrétaire privé de la Providence ?

Le Dieu de Bossuet, comme on le voit, est bien différent de la Nature qui, suivant les physiiciens, ne procède jamais que par la voie la plus simple.

Qu'on nous pardonne cette digression à propos d'un écrivain que les dévots citent à tous propos. Ils y vont de confiance, et la mitre de l'évêque a pour eux plus de prestige que le talent, discutable d'ailleurs, de l'homme.

M. l'abbé Corbeil, en bornant son admiration aux *Oraisons funèbres* fait preuve de savoir, de goût et d'indépendance.

Le fait est extrêmement rare chez un ecclésiastique ; c'est pourquoi nous le mettons en relief. Ce qui nous confirme dans notre opinion sur M. l'abbé Corbeil, c'est qu'il ne barguigne pas pour placer Victor Hugo au rang des "génies puissamment créateurs."

C'est du courage, M. l'abbé, c'est fort honorable, et nous vous saluons au passage fraternellement.

SEPTIÈME LETTRE

M. ULRIC BARTHE

JOURNALISTE

Mon cher confrère,

Demander à quelqu'un quelles sont ses lectures favorites, cela n'a l'air de rien à première vue, mais, à bien penser, c'est une manière polie de se faufiler

dans la bibliothèque de son prochain, et, comme chacun fait la sienne à son image, de surprendre ses petites tendances. Je ne vous reproche pas votre curiosité, loin de là ; tout bon journaliste doit être curieux.

Puisque donc il faut se confesser avant la Quasimodo, voici ma confession. Commençons, comme il convient, par les plus gros. . . Mes romans de prédilection ? Hélas ! ils datent d'une époque et d'une école aujourd'hui passées de mode, du temps où on les dévorait en cachette des maîtres et des parents, dans son lit, à la lueur d'une chandelle, après avoir bien tiré les rideaux et mis du coton dans le trou de la serrure. Maintenant je ne daigne plus lire que les chefs-d'œuvre du genre, quand il m'en tombe sous la main, par hasard : tels, *Quo Vadis* de Sienkiwicz, cette saisissante antithèse du paganisme et de l'idée chrétienne, et *Ben-Hur*, de Lew Wallace, une réelle épopée commençant à la rencontre des Mages dans le désert et se fermant sur les scènes du Golgotha. Pas trop mal pour un matérialiste de Yankee ! La vérité est que les Américains ont une superbe littérature nationale, et parmi mes souvenirs de liseur ému surnage telle peinture de caractère par Caroline Lee-Hentz, ou encore le *Pessimist* de Timsol.

Les Français, je les aime bien. . . en passant ; mais on se lasse vite du pessimisme morbide d'Ohnet, de Bourget, de Zola, et *tutti quanti*. J'en ai plein le dos de ces variations, artistiques si l'on veut, sur le sempiternel thème des infidélités conjugales. Cette névrose devient fade à la fin, et les blasés parisiens commencent à demander autre chose, puisque Rostand a ressuscité *Cyrano* et que Louis Legendre a fait applaudir au théâtre l'image sublime du devoir accompli coûte que coûte dans la personne de "Mademoiselle Morassset." On ne leur demande pas de verser dans l'excès contraire, comme François Coppée qui s'est mis à versifier des cantiques. . . Les livres nous apprennent au reste que les lettres n'ont pas de frontières et que l'esprit humain est partout le même. On s'en persuade aisément en feuilletant à loisir les traductions de Thoresen, Thym, Neruda, Wieland, Jokai, Schokké, Gogol, Dostoïevsky, ou en lisant dans le texte Hawthorne, Dickens, Jerrold, etc.

Pour le reste, mon répertoire vous semblera peut-être terre à terre. Je me suis jeté dans l'utilitarisme, branche très négligée en cette province latine, où l'économie politique n'a pas même d'école. J'avoue un faible très fort pour les doctrines économiques de Henry George, de Bellamy ou pour la pédagogie de Pestalozzi. Balzac est à mes yeux un grand magasin d'expressions, assorti de tout, gros et détail. Quand j'ai besoin de retremper mon anglais, j'ouvre au hasard un des huit volumes de mon Shakespere complet, bourré d'illustrations, d'annotations, et d'un dictionnaire explicatif. On dit que c'est là-dedans, ainsi que dans Macaulay, que sir Wilfrid a appris l'anglais, qu'il parle assez bien merci. Si je veux galvaniser mon patriotisme, les études et portraits de L. O. David sont là, à portée de ma main. En humeur de rire ? une nouvelle d'Eugène Chavette, une boutade de Mark Twain, d'Alphonse Allais ou de notre Buies, ou encore une des œuvres légères de Henri Heine, me suffisent : pressez le bouton. "and we do the rest" ! Si je veux une description fidèle de mon pays par un étranger qui l'a traversé en chemin de fer, je prends le livre de l'ingénieur belge Kaiser : *Au Canada* (un tour de force). Si je veux voir tout ce qui peut se dire de magnifique et de vrai sur un sujet quelconque, *Hommes et Dieu* de Paul de Saint-Victor s'offre naturellement à mon attention. Une traduction bien complète de *Faust* est pour moi la plus profonde dissection du cœur humain, et la vieille *Chanson de Roland*, avec ses échos obsédants d'oliphant, me paraît le modèle des complaintes monotones sans fatigue. Si, par contre, l'envie me prend de voir comme on peut parler longtemps sans rien dire, je n'ai qu'à ouvrir le *Hansard*

d'Ottawa, presque à toutes les pages. Enfin, quand je veux le plus beau livre de tous, j'ouvre... ma fenêtre, qui donne sur un parterre de villages et de montagnes — toutes les fenêtres sont comme cela à Québec !

ULRIC BARTHE.

Québec, 29 mars 1899.

La lettre de M. Ulric Barthe, particulièrement maniérée, indique un esprit soucieux des hommages d'un clan, ce clan fût-il composé de gens à courte-vue.

Dès le second paragraphe du morceau que nous venons de reproduire, nous trouvons la marque ineffaçable de nos éducateurs nationaux, imprimée profondément dans le cerveau de séminariste de tous nos grands hommes. On ne peut leur parler sérieusement ; ils ne peuvent répondre, même en essayant de faire de l'esprit, sans qu'une allusion dévote serve de base, de pivot, de prétexte ou d'excuse à leur réplique. Ils rattachent tous les actes de la vie, les plus compliqués ou les plus simples, les plus graves ou les plus futiles, les plus poétiques ou les plus triviaux à quelques religieuses pratiques extérieures ou à quelque texte nébuleux. Les bavards qui ont combattu la prohibition des boissons spiritueuses n'ont pu le faire qu'en citant l'ivresse de Noé ou le miracle de Cana. Quant aux raisons d'économie sociale, politique et domestique, elles ne comptaient pas. On devait maintenir la liberté du commerce des boissons parce qu'un patriarche s'était soûlé, et parce que Jésus avait procuré du vin à des convives altérés qui n'en avaient pas laissé une goutte au fond des amphores.

M. Ulric Barthe, produit distingué des établissements scolaires que Chicago nous envie tant, ne pouvait faire autrement que de mêler la Quasimodo et la confession à une question littéraire. Nous ne le félicitons pas, mais nous n'avons pas le courage de le blâmer pour une sottise dont il n'est pas responsable. C'est ce qu'on est convenu d'appeler un *bon jeune homme*.

Pour ce qui concerne ses connaissances littéraires, il suffit de lire les premières lignes de son troisième paragraphe.

Elles indiquent que ce monsieur circonscrit la littérature française à Ohnet, Bourget, Zola et quelques autres, notamment Chavette et Alphonse Allais. Quel jugement voulez-vous qu'un pareil érudit puisse porter sur la nation qui a produit le plus de littérateurs et la plus grande quantité d'ouvriers de la plume. Il ne connaît ni les vieux chroniqueurs de la première époque, ni les poètes de la seconde, ni les satiristes de la troisième, ni les *transformateurs* de la quatrième, ni les dramaturges de la cinquième, ni les restaurateurs de la sixième, ni les précieux de la septième, ni les philosophes de la huitième, ni les lutteurs méticuleux de la neuvième époque de l'histoire littéraire de la France. Mais il connaît Zola, Bourget, Ohnet, Allais et Chavette, et cela le dégoûte. Nous comprenons que ces écrivains ne puissent pas alimenter un esprit avide ; et s'ils re-

présentaient à eux-seul la science et l'esprit français, nous partagerions l'avis de M. Ulric Barthe. Pourtant ce monsieur nous assure qu'il savoure la "Chanson de Rolland." Pour trouver du charme à la lecture de ce poème du XIème siècle, écrit en langue d'Oïl, il faut que M. Ulric Barthe soit un profond érudit, et son silence, son apparente ignorance de la littérature française nous laissent un doute sérieux à cet égard. Alors, quoi ? C'est donc une de ces fades traductions écolières qui lui monte l'imagination ? Quand même il nous l'affirmerait de nouveau, nous ne le croirions pas.

Ce qu'a fait M. Ulric Barthe, c'est, comme beaucoup d'autres, un acte de vanité, une manifestation orgueilleuse qui ne trompe personne, pas même lui, nous l'espérons, car ce serait un indice de défaillance intellectuelle trop marquée. Après tout, et jusqu'à ce que la révolution désirée s'accomplisse et remette les cervelles à l'endroit, nous préférons vivre avec des vaniteux qu'avec des imbéciles.

LE COMITÉ.

PLUS DE MARIAGES ET MOINS DE FAMILLE

Dix couples mariés avec chacun cinq enfants ou cinq couples avec chacun dix enfants n'ont tout l'air de faire la même population d'enfants et pourtant je relève des contrastes dans la comparaison.

1. Le premier système permet le bonheur du mariage au double du second.

2. Les enfants, dans le premier système, ont en perspective une fortune et un patrimoine à partager au double du second, ce qui leur laisse espérer une chance double de se pourvoir eux-mêmes en mariage.

3. Les familles de dix courent le double du risque des autres d'avoir un mauvais sujet, qui devient pour tous les autres membres une honte, qu'aucun mérite familial ne rachète.

4. La mère, dans le premier groupe a le double de repos du corps, du cœur et de l'esprit (si cela n'est pas le bonheur, je n'y connais rien). Pensez seulement si le doute horrible d'une mère chrétienne sur le salut de l'un de ses enfants trépassé peut se compenser avec l'espoir de la prédestination des survivants.

Ne faire des enfants que pour faire des enfants n'est pas se rendre utile à son pays quand le double des mariages produit le même nombre d'enfants ; or, comme le chef d'une famille de cinq enfants peut donner le double de ses bras et de sa tête à la patrie, donc le premier groupe est doublement utile au pays.

Je fais halte car l'horizon s'élargit à perte de vue. Qu'on ne dise pas que lors même qu'il y aurait le double de mariages, le devoir des époux resterait vis-à-vis la forte famille, c'est une absurdité, la

forte famille est inconciliable avec les nombreux mariages. Le fait ne saute-t-il pas aux yeux que nos célibataires deviennent légion et surtout que l'âge nubile, dans notre pays, grâce à la forme judaïque de notre développement, a retardé de vingt à vingt-cinq et même trente ans, phénomène incompatible avec la fécondité de l'union ?

Non, il n'y a place que pour un nombre déterminé, qu'il soit en un ou deux lits.

La religion et la morale n'ont rien à voir là-dedans puisque sur les vieux continents le contingent catholique est à la tête dans le tableau de la diminution de la natalité.

Le patriotisme, comme on l'a vu, s'accommode très bien du premier système, et la philanthropie le commande. Peu importe que la horde ordurière de l'antique Judée prétende avoir reçu la mission céleste de multiplier sa crasseuse juivallerie, au point de devenir la peste du reste du monde, la morale du bon sens finira bien par triompher.

Il n'y a que le cultivateur qui soit autorisé à s'auroéoler d'une grosse famille et aujourd'hui, à la seule condition de ne pas envoyer d'enfants peu doués au collège classique mais de les diriger les uns après les autres sur nos terres de colonisation.

Le petit notaire, le petit docteur, le petit avocat, le petit employé public qui font des douze, quinze enfants à leur femme, seront, demain, des misérables, des criminels.

Aux yeux de la société qu'ils grossissent de fruits secs ; aux yeux de leurs femmes qu'ils martyrisent bêtement, et la viduité jetterait un jour ou l'autre sur le pavé avec la troupe lugubre des orphelins ; aux yeux des enfants, qui, ayant droit à une égale tendresse, à une égale sollicitude, se voient les uns favorisés de positions enviables et les autres, à côté, dans un état voisin de la mendicité, les uns instruits plein leur tête, les autres croupissants d'ignorance, et pour les filles, les unes avantageusement pourvues en mariage, les autres réduites à être les domestiques des premières.

Préjugés religieux qui, seuls, ne voulez pas que $10 \times 5 = 5 \times 10$, dans un pays où la fécondité est universelle.

Que vous êtes bêtes !

LOYOLA.

NÉCROLOGIE

Au moment de mettre sous presse nous apprenons la mort de l'honorable Geoffrion, ministre sans portefeuille, au fédéral.

L'hon. Geoffrion était un excellent libéral, un avocat de haut mérite et un citoyen distingué. Sa mort laissera des regrets dans toutes les couches de la population, et LA PETITE REVUE se joint à tous ceux qui adresseront leurs condoléances à la famille.

L'HOMME NOUVEAU

Guider le développement harmonique de l'individu, tel doit être l'objet de l'éducation.

Il faut donc connaître chaque enfant individuellement, étudier ses goûts, son tempérament, ses tendances, son degré intellectuel. A la méthode de l'éducation *en bloc*, il faut substituer celle de l'éducation intellectuelle. La tâche sera rude pour les maîtres ; il faut qu'ils soient aidés par la famille. Mais, hélas ! la famille n'est pas toujours apte à une pareille mission, et le mercenaire (administration, société de bienfaisance, instituteur) doit le plus souvent prendre la place du père de famille, incapable, impuissant ou criminel. Sa tâche pourra cependant être simplifiée, s'il sait choisir parmi ses élèves des « moniteurs » intelligents, qui lui seront de puissants auxiliaires.

Mais que doit être l'éducateur ? Un simple mercenaire, mot que nous venons d'employer et qui est souvent le seul applicable ? On sait bien que non. Les maîtres, les instituteurs, et nous nous plaisons à le reconnaître, sont plus que des mercenaires : ce sont des dévoués qui comprennent qu'ils ont une mission, une grande mission : former des hommes. Mais les programmes, les fameux programmes ne sont-ils pas là pour paralyser leur essor ? Ils sont si chargés que la véritable éducation, la vraie, celle qui fait de l'enfant un être pensant, doué d'énergie musculaire et volontaire à la fois, ne saurait être utilement entreprise sans danger pour les programmes.

Et l'enfant sort de l'école, soit primaire, soit supérieure, à l'âge où il a besoin de toute son intelligence, de toutes ses facultés.

Sa mémoire est bien garnie ; les cases de son cerveau sont bien remplies ; mais il lui manque . . . l'essentiel, le ressort qui fait tout mouvoir : la volonté ; mais il manquera encore à cette volonté, en supposant que, par hasard, on la trouve prête à fonctionner, il manquera la direction, le but aux efforts qui vont se disperser peut-être.

Il lui manquera encore... la liberté, oui, la liberté intellectuelle, car on aura oublié de lui apprendre à s'en servir, et posséder une force dont on ignore l'usage, c'est ne rien posséder ou c'est s'exposer à en mesuser.

L'enfant possède un bagage scientifique plus ou moins lourd, et ce qu'on lui enseigné est, pour lui, le *summum* des connaissances, et les maîtres sont les seuls représentants autorisés de la science qu'on lui a coulée dans le cerveau comme dans un moule.

Et nous voyons des docteurs ès-sciences physiques, ès-sciences mathématiques, ès-sciences naturelles, des maîtres ès-philosophie, ès-eccei, ès-cela, tous très forts, tous excellents dialecticiens, tous beaux et brillants écrivains, mais ne faisant que ressasser plus ou moins ce que d'autres avant eux, à travers les siècles, avaient déjà reçu de maîtres, de docteurs tout aussi savants, tout aussi houx dialecticiens.

Et ces vérités, ces fameuses et grandes vérités dont est grosse toute intelligence ne sont que le simple développement d'une idée qui s'implante dans le cerveau de tout homme venant au monde : l'idée de suffisance qui en décèle une autre : celle de l'insuffisance de l'enseignement.

Et cependant, nous assistons tous les jours à de nouvelles découvertes, à de nouvelles merveilles ; et cependant l'homme, gros de vérités, accouche sans cesse de procédés, de perfectionnements, d'inventions et d'idées.

C'est ici vraiment qu'il est forcé de reconnaître qu'il y a au-dessus de l'homme quelque chose qui le pousse, qui l'entraîne, qui le sollicite.

Connaissant son apathie naturelle, son amour du provisoire, son horreur de la nouveauté, du changement, son inclination au doux *farniente*, les rebuffades, les sarcasmes qui attendent le novateur en sont une preuve, l'observateur ne peut s'empêcher de reconnaître qu'il y a une loi supérieure à la nature humaine qui est indolente, conservatrice ou destructrice, loi dite extra-naturelle, c'est-à-dire divinement naturelle, qui régit les intelligences élevées et libres et à laquelle ces intelligences obéissent volontairement, parce qu'elles y trouvent la raison d'être, *ratio ultima*, de la progression des êtres et des choses.

C'est certain : si une puissance supérieure, invisible ne manifestait pas sa présence constante dans l'humanité, l'humanité ne progresserait pas, elle resterait stationnaire ou plutôt elle n'aurait jamais existé qu'à l'état embryonnaire.

Nous sommes arrivés à une période, à un stade de la vie planétaire, où les transformations de toute nature s'effectuent : transformation dans l'outillage industriel, transformation dans l'économie politique et sociale, transformation dans l'intelligence, dans la conception, dans les idées, un monde nouveau est pressenti.

Le véritable esprit scientifique, gros de vérités, sans rien renier du passé qui l'a logiquement amené, a pour tâche d'examiner, observer, expérimenter tout ce qui, dans la nature visible et invisible, se présente à l'homme, donner à chaque fait ou phénomène son caractère propre, en déterminer la portée, en dégager les conséquences, rechercher le mieux partout, tant dans les rapports de l'homme avec la nature, avec toute la nature.

Constatons que, malgré le poids des préjugés sous lequel l'homme ploie, malgré l'horreur de l'instinct conservateur pour l'intelligence qui veut aller de l'avant, malgré cette lutte tantôt sourde, tantôt ouverte du tartigrade et du marcheur, constatons que même chez ceux dont on a voulu paralyser les facultés, arrêter les élans, il se produit une orientation nouvelle, des aspirations nouvelles vers un avenir plein de promesses.

Ah ! certes, la routine a été tenace, le préjugé a tenu bon ; mais

c'est encore une loi du progrès. L'homme doit s'exercer au combat et s'exercer au combat c'est s'assurer la victoire.

L'homme donc triomphe. Il triomphe de la nature ; mais le plus beau des triomphes est celui qu'il a remporté sur lui-même.

Vieilles universités, antiques écoles, nobles académies sont assaillies de partout. Point de répit. L'homme se réveille et il secoue ses momies dont la poussière va féconder un sol tout préparé.

La génération d'hier pousse celle d'aujourd'hui, celle d'aujourd'hui presse celle de demain, et les morts sortent de leurs tombeaux pour crier leur victoire aux vivants de la Terre.

Et c'est ainsi que l'humanité qu'on croyait disparue, anéantie, perdue pour jamais dans l'abîme du temps, se dresse devant l'humanité nouvelle et lui crie ses destinés. Et c'est ainsi que l'humble artisan, le souffreteux relève la tête et se prend à espérer. C'est ainsi que le savant penché sur ses livres, attentif sur ses instruments de laboratoire dresse l'oreille, ouvre les yeux et découvre des mondes nouveaux.

A l'étroit dans son corps, à l'étroit sur la terre, l'homme rêvait, il rêvait depuis des siècles le paradis perdu. Les poètes le chantaient ; les savants inquiets en chassaient la vision. Qu'était-ce donc ce Paradis, où est-il, qu'est-il devenu ?

Le Paradis, le voici :

C'est le bonheur de tous dans l'harmonie perçue et sentie : c'est la contemplation de la beauté dans l'Univers ; c'est la réalisation des nobles désirs par tout ce qui est désirable ; c'est l'intelligence éclairée et libre qui parcourt l'espace sans fin et qui communique avec les intelligences libres et éclairées comme elle.

Rêve de poète, tu es la réalité ; science d'hier tu es l'illusion ; science de demain, tu es la vérité !

Réalité et vérité, Paradis retrouvé, vous avez pour vous la poésie et la science, la science sortie enfin de ses limbes !

Fort par l'organisme, fort par l'intelligence, fort par toutes ses facultés enfin développées, l'homme nouveau, après avoir entrevu la réalité à travers les brumes du mystère, va marcher droit devant lui à la conquête progressive de son domaine, et ce domaine c'est... l'Infini, l'Infini dans le Cosmos, l'Infini dans son être et dans ses manifestations, l'Infini dans toutes les puissances qui sont la Vie même, la vie de l'homme qui a vaincu la mort.

Voilà la conception que doit faire naître dans l'âme de l'enfant l'éducation virile. L'enfant doit, de par l'enseignement même de l'histoire, ne reculer devant aucun problème ; le mot *impossible*, qui n'est pas français, n'est même pas humain ; on ne peut restreindre le champ des possibilités ; on ne sait quand elles finissent. L'homme, digne de ce nom, en présence d'un fait nouveau, doit l'examiner avec sans-froid, sans arrière-pensée, sans idée préconçue. Ni crédule, ni défiant, tel il doit être. Et avant d'accepter une solution, négative ou positive, il

doit suspendre son jugement s'il ne se sent pas suffisamment éclairé ; comme aussi sa science lui fait un devoir de déclarer sa conviction, quand elle est définitive, en exposant les motifs qui l'ont déterminée.

Faire de l'intelligence de l'enfant une intelligence ouverte, ouverte à toutes les vérités, faire de sa volonté une faculté qui lui fasse braver tous les obstacles, faire de sa conscience une flamme pure qui brille et rayonne dans tout son être, faire de sa sensibilité une harpe dont toutes les cordes vibrent harmonieusement, tout en la préservant des chocs, faire de son corps un instrument à la fois docile et résistant, tel est le but de l'éducation.

L'enseignement pur et simple consiste à faire lire l'histoire de l'humanité, à raconter les découvertes et inventions dans les sciences et les arts, à montrer les méthodes et procédés dont se sont servis les hommes à travers les âges ; tout cela pour mettre l'enfant sur la voie qu'il doit suivre, d'après ses aptitudes et ses moyens, mais en évitant d'exercer sur son esprit une influence qui pourrait lui nuire, en paralysant chez lui des ressorts ignorés.

Telle sera la génération de demain. Et alors nous n'assisterons plus à ces persécutions tantôt odieuses, tantôt mesquines, contre des novateurs, et alors le génie ne sera plus une névrose, et alors les hallucinés et les fous n'encombreront plus le Parnasse et le Jardin d'Academos.

La libération de l'intelligence sera un frein à la folie.



On accueillait hier avec railleries la télégraphie sans fils, les rayons obscurs, tout comme on accueillit jadis la télégraphie avec fils, la photographie, le téléphone, etc. Et c'est à l'esprit éducateur que nous devons ces sarcasmes, c'est incontestable. Heureusement, ainsi que nous l'avons dit, il y a un revirement dans les esprits. On finit par se dire : Après tout, il ne faut plus douter de rien ; tout est possible. Les savants se taisent, les ignorants ne ricanent plus. Tous attendent, qui anxieusement, qui allègrement, les résultats annoncés ou pressentis dans les diverses recherches scientifiques.

Nous le disions au début et nous le répétons : l'homme se sent à l'étroit, moralement et physiquement. La Terre, qui autrefois lui paraissait l'infini, n'est plus qu'une prison dont il veut sortir ; les formules dans lesquelles on ligottait sa pensée et qui lui semblaient l'arrêt définitif, l'éternité immobile et rigide, font place aux conceptions géniales. Partout, en lui, autour de lui, dans l'univers physique et dans le monde de la pensée, des horizons nouveaux se sont ouverts : c'est bien la sensation réelle de l'Infini, et cet Infini ne l'écrase plus, mais au contraire l'attire doucement, tendrement, logiquement.

C'est la liberté des enfants de Dieu se mouvant dans le champ sans cesse agrandi de la connaissance.

Dans l'ordre physique, l'homme communique avec l'homme avec la rapidité de l'éclair ; il se transporte d'un bout de la terre à l'autre avec aisance et facilité ; il perçoit, à l'aide d'instruments de plus en plus perfectionnés, les étoiles et les mondes qui naguère ne lui apparaissaient que comme une poussière lumineuse ; il essaie d'entrer en communication avec les habitants corporels des planètes de l'espace ; il transforme et transmue tout autour de lui et dresse la nature à lui obéir. L'or même, devenu dans ces derniers temps l'instrument le plus odieux de l'oppression et de la corruption, va cesser d'être un vil métal, pour redevenir le symbole de la pureté et de la puissance intellectuelle. Répandu partout, à profusion, il cessera par cela d'être un agent corrupteur : il ornera et embellira nos demeures transformées en palais enchantés et tous en jouiront, tous, sans exception, car la richesse ne sera plus confondue avec le signe arbitraire, mais sera ce qu'elle est en réalité, ce qu'elle doit être : le travail, la vertu, l'honneur, la bienfaisance, la science et le mérite. Et l'on n'achètera plus l'homme, on n'achètera plus une conscience, on ne récompensera plus un acte d'héroïsme ou. . . de prévarication avec de l'or, devenu le patrimoine de tous ; on n'affamera plus un peuple, une classe d'hommes par l'accaparement ou l'agiotage, parce qu'accaparement et agiotage seront devenus impossibles. Et puis, agioteurs et accapareurs, mendiants d'en haut et mendiants d'en bas, tout sera balayé devant la science qui marche, car, chose merveilleuse, la science qui se flattait d'être amoral, devient malgré elle morale, sociale, religieuse.

Ce n'est pas tout.

Dans l'ordre de la pensée, dans la physique transcendente, la science a découvert des moyens de perception et de communication que l'antiquité, la vieille, la plus vieille des antiquités connaissait, moyens que les Orientaux et quelques peuplades d'Afrique et d'ailleurs connaissent toujours : la transmission psychique qui laisse bien loin derrière elle la télégraphie sans fils, la télescopie et la photographie des corps célestes.

Ainsi que l'a dit Camille Flammarion, l'avenir de l'humanité est dans le psychisme. Ce n'est pas seulement sur notre terre, point imperceptible, que l'homme communiquera télépathiquement avec l'homme, mais c'est encore avec les habitants des autres planètes ; ce n'est point seulement avec les autres planètes qu'il communiquera, mais encore avec les humanités éthérées de l'espace, avec lesquels il a de tout temps entretenu des correspondances ; et c'est ainsi que la vie se révèle à lui, telle qu'elle est, comme une trame sans fin, sans solution de continuité, et c'est ainsi que les mondes et les êtres ne lui apparaissent que comme des anneaux visibles ou invisibles, suivant le plus ou moins de développement de ses sens, de cette immense chaîne qui les relie et les unit tous dans une même pensée, une commune ins-

piration. Et la grande loi qui domine et pénètre la nature est enfin proclamée : la solidarité partout et toujours.

Voilà ce que la science révèle à l'homme, la science totale, naturelle, humaine et divine.

Et ce que nous savons, ce que nous redécouvrons expérimentalement, les Anciens nous l'enseignaient sous le voile du Symbole.

Alchimie, Hermétisme, Gnose, Esotérisme livrent à l'homme nouveau les secrets qu'ils détiennent et qu'ils refusaient de livrer jusqu'à ce jour, par crainte de profanation ou de fausse interprétation. Et le mystère cesse, et la Lumière paraît, et l'homme ébloui, mais non fasciné, scrute, dévoile, explique et commente le grand livre de vie dont les pages se déroulent sous ses yeux. Et l'homme marche de surprise en surprise, de merveille en merveille : l'homme de science, devient poète, le poète homme de science ; il sent, parce qu'il sait ; sa sensibilité s'est avivé sous le soufflé de l'esprit. L'équilibre est retrouvé ; l'harmonie s'accuse dans les intelligences et dans les cœurs. On s'aime parce qu'on se comprend et on se comprend parce qu'on parle la même langue, parce que l'esprit a remplacé le signe ; la tour de Babel s'écroule sous les efforts incessants des générations qui se cherchent, se retrouvent et se donnent enfin le baiser de paix.

~~*

La science, l'art, la religion, triade abstraite, sont dépouillés de leurs formules ; les mots sont à leur juste valeur ; ils n'expriment que des idées personnelles que les génies qui surgissent de partout généralisent dans un symbolisme nouveau.

La personnalité, masque fugitif, s'efface devant l'individualité triomphante. L'Esprit qui souffle sur nos têtes saisit dans un tourbillon magique l'exilé de la terre, l'exilé de l'espace, l'exilé des mondes concrets et l'emporte à des hauteurs d'où il contemple, vision béatifique, le passé, le présent et l'avenir confondus et réunis dans l'Éternité.

Il harmonise et synthétise toutes les manifestations de l'être et les êtres eux-mêmes dans une immense synarchie : le chaos n'est plus ; l'illogisme disparaît ; tout est ordonné, sérié, gradué ; et l'homme, parvenu enfin à l'immortalité, découvre Dieu. Et il s'aperçoit que sa pensée n'est que l'écho de la pensée divine ; nouveau Narcisse, il se contemple lui-même dans le divin, et frémissant d'amour et de volupté, il s'adore en adorant son Dieu,

L'homme est libre, et c'est cette liberté qui fait sa joie, sa puissance, son triomphe. Il est parvenu à la liberté, parce qu'il s'est soumis d'abord. L'impatience, la colère, l'envie, toutes les passions qui assaillent l'être humain dès le seuil de cette existence sont autant de maîtres dont il a dû s'affranchir, et pour s'en affranchir, il a dû faire appel non à un autre maître, mais à l'Esprit divin qui ne tyran-

nise pas, mais répond simplement à l'appel sincère de quiconque veut jouir librement.

“ L'esprit souffle où il veut ; ” mais sa volonté n'est pas arbitraire.

Répandu partout, il répond à toutes les demandes ; il se fait sentir non quand il veut, mais quand nous voulons nous-mêmes, puisqu'il dépend de nous de mettre notre volonté en harmonie avec la sienne puisque cette harmonie est l'ordre et l'accord en toutes choses ; et que sans l'ordre il n'y a pas de liberté, et par suite, pas de bonheur possible.

C'est pour atteindre ce bien suprême, cette liberté, qu'il nous incombe de rechercher avant toute la loi qui régit êtres et choses ; c'est donc par la science qui nous fait découvrir peu à peu cette loi que nous pouvons espérer le salut.

Mais le grand Œneil, le voici : ayant découvert un fragment de cette loi, nous sommes tentés d'y voir toute la loi ; n'ayant pas un acquit suffisant, nous nous hâtons de conclure et de fermer le livre de la nature, ou encore si de nouveaux fragments se présentent, nous tâchons de les ajuster avec ceux que nous possédons déjà, et, n'y parvenant par, nous nous désespérons, ou, ce qui est plus commode, nous restons satisfait de ce que nous avons, à moins que nous ne parvenions à travestir ou dénaturer les éléments nouveaux qui nous arrivent pour les faire cadrer avec nos théories.

Et c'est ainsi que se forme l'esprit de système, esprit déplorable auquel nous devons toutes les guerres politiques, sociales ou religieuses qui ont ensanglanté notre terre.

Mais, nous le constatons l'esprit nouveau est apparu ; l'homme a jugé sagement que la vérité n'est l'apanage d'aucune personnalité ; bien plus, que le personnalisme est ennemi du progrès, du bien, du vrai, et il rejette d'avance tout ce qui semble dicté par l'intérêt, l'ambition ou l'enthousiasme qui est bien près du fanatisme. Intolérance scientifique, fanatisme et sectarisme religieux ou laïque, rationalisme étroit, mysticisme vague, raison bornée, imagination vagabonde, le véritable intellectuel repousse et répudie tout cela. Mais l'intellectuel, parvenu à idéaliser ses conceptions, n'est pas l'homme qui, d'un geste superbe et dédaigneux, stigmatise ou paralyse ses frères : plein de mansuétude, parce qu'il comprend les tourments de l'âme qui cherche, il a pour tous et chacun un sourire, une larme. L'intellectuel vrai est un homme de cœur, sans quoi, il serait le feu qui brûle et non la flamme qui réchauffe ; il serait le destructeur et non le fondateur. Jamais l'ironiste, utile pourtant, comme tout ce qui vit, ne régénèrera ou n'humanisera.

Critique, mais critique modéré et magnanime, le penseur éclairé et aimant, évitera les froissements et les susceptibilités, tout en défendant d'une main ferme ce qu'il croit être la vérité.

Si nous voulons être écoutés, soyons bons ; la bonté est la marque de l'homme sincère, et la sincérité attire les esprits et les cœurs.

A l'école, dans le monde, partout, rayonnons de bonté ; elle est communicative, et elle porte en elle les marques de la vérité ; la vérité est toujours bonne.

ALBAN DUBET.

LE PÈRE HYACINTHE ET LOYOLA

Le Père Hyacinthe Loyson, le célèbre prédicateur, n'est pas l'ami des Jésuites, tant s'en faut.

Il circule actuellement en France une pétition demandant aux chambres l'expulsion définitive des Jésuites du territoire français. Le journal *Le Siècle*, qui publie cette pétition, a reçu de l'éminent orateur la lettre suivante :

Cher monsieur,

Je veux être des premiers à signer la pétition que je lis dans les colonnes du *Siècle*, pour la suppression des Jésuites. Je l'aurais rédigée différemment, mais, dans son objet, elle est bonne et urgente.

Je la signe comme Français, comme chrétien, comme prêtre, et même comme ancien religieux.

Et, en ceci, je suis royaliste avec nos anciens rois, catholique avec le pape Clément XIV.

Les Jésuites, malgré les talents et les vertus de plusieurs d'entre eux, à cause même de ces talents et de ces vertus, sont, à mes yeux, parmi les plus dangereux ennemis de la Patrie et de la Religion.

Recevez, je vous prie, cher monsieur, l'assurance de mes sentiments dévoués.

HYACINTHE LOYSON.

FÊTE DU 14 JUILLET

La fête française a été célébrée avec son entrain ordinaire, et le produit des diverses combinaisons imaginées pour réunir une somme destinée à la Maison de Refuge doit s'élever à un joli chiffre. Au sujet de cette fête, un correspondant inconnu nous écrit pour protester contre la célébration de la messe qui ouvre chaque année la fête nationale des Français, et l'assistance en masse de la colonie, figurant officiellement à cette messe. — LA PETITE REVUE ne peut s'associer à cette protestation de mauvais goût. Si elle s'efforce de faire comprendre à ses lecteurs canadiens les dangers sérieux qu'entraînent le cléricalisme et l'aveuglement religieux, c'est qu'elle a besoin de leur montrer ces dangers que tout le monde leur cache. Mais elle n'a rien à ce sujet à apprendre aux Français ; elle sait qu'ils ne se laisseront pas

engluer, et que cette manifestation annuelle n'est de leur part qu'un acte de délicate courtoisie. Elle les félicite donc plutôt qu'elle ne les blâme.

Et nous aurions d'autant plus tort de satisfaire notre correspondant en blâmant les Français, et pour la messe et pour toute absence d'épithète mielleuse à l'égard de la République, que nous partageons là-dessus l'avis des vrais et bons Français, qui, surtout à l'étranger, se préoccupent plus de la grandeur morale de leur pays que de sa forme gouvernementale. On a donc pu toaster à la France sans prononcer le mot République et n'être pas pour cela mauvais citoyen. Du reste, à la messe du matin, on avait chanté le *Domine Salvam fac Republicam*, et cela devait satisfaire les plus difficiles. N'oublions pas qu'il n'y a point, dans la colonie française, que des républicains ; il y a des hommes qui restent attachés à l'espoir d'une restauration monarchique, très hypothétique il est vrai, mais leur rêve est inoffensif et il convient de le leur laisser faire en paix.

NOUVELLES FANTASISTES

L'honorable W. Laurier, sur les conseils d'Israël Tarte, vient de donner ordre à son architecte de construire dans le parc de sa demeure, à Ottawa, une grotte à l'instar de celle de Ste-Anne de Beaupré. C'est Monseigneur Langevin, du Manitoba, qui fera la dédicace de la nouvelle chapelle où, chaque jour, le chapelain de notre premier dira la messe.



Un grand ennui pour nos étudiants en médecine, c'est la variété des sujets pour les études anatomiques aux cours de dissections. La chose ne se présentera plus à l'avenir. La compagnie des chars urbains vient de s'entendre avec l'hôpital Victoria pour fournir chaque jour un écrasé au prix uniforme de cinq dollars pour les grandes personnes, et deux dollars cinquante pour les enfants. Le contrat est fait pour une période de dix ans.



On nous communique d'Ottawa, que le lieutenant commandant de la milice canadienne, félicité par Lord Minto sur le succès de la revue passée à Montréal, lors de la Fête de la Reine, lui aurait assuré qu'avant trois ans nous aurions au Canada le service militaire obligatoire.

L'attitude souvent hostile des Etats-Unis à notre égard, a-t-il dit, nous impose la nécessité d'une armée puissante capable de tenir tête à celle de nos redoutables voisins. Voilà qui fera plaisir à notre population montréalaise qui aime tant à jouer au soldat.